

DES MOTS JAMAIS DITS

VIOLAINE BÉROT



DES MOTS
JAMAIS DITS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

*L'auteur remercie l'association
« Lecture en Tête » pour son soutien
dans le cadre d'une résidence d'écriture
en Mayenne.*

© Libella, Paris, 2015
ISBN : 978-2-283-02873-5

1

Il était une fois une vilaine petite fille qui venait de naître. L'histoire commence là.

Sa peau presque mauve, ses cheveux plutôt longs disséminés par touffes, son crâne étrangement tordu vers la gauche, tout ce que l'on regarde d'elle est laid. À sa décharge, on doit admettre qu'elle revient de loin – l'accouchement a failli tourner au désastre. Sans doute était-elle trop grosse mais ce n'est pas seulement cela. La vérité, si l'on peut se permettre de la rapporter, est que la mère n'y a pas mis du sien. Ou, plus exactement, la mère a fait tout son possible pour ne pas mettre au monde l'enfant. Elle, pourtant, se savait prête, ne demandait qu'à éclore, mais la mère résistait autant qu'elle le pouvait, au risque de l'étouffer dans son ventre. Presque morte

et refusant néanmoins de mourir, l'enfant s'accrochait à vivre, luttait à coups de pied, de poing, de bras, à en faire crever de douleur la mère – en vain.

Rien ne se passait, rien.

On aurait souhaité que jaillisse un cri, et que ce cri délivre la mère de l'atroce douleur provoquée par l'enfant se débattant en elle. Mais non. Seulement le silence effrayant, et l'absence d'enfant.

Jusque-là, le médecin n'avait fait aucun commentaire, ne s'était permis aucune remarque. Or c'en était peut-être trop, ou plus que ne pouvait supporter sa patience, aussi, d'un ton sec, a-t-il soudainement prévenu du danger.

La mère n'a eu aucune réaction.

On a subitement compris pourquoi elle se comportait ainsi : il devait lui être inconcevable de se montrer devant un homme inconnu dans cette posture-là – ouverte, vulgaire. Elle crevait sans doute de honte à l'idée d'une si vile exposition de ce lieu secret d'elle, refusait d'expulser par cet endroit dédié au plaisir un magma grossier de sang, d'humeurs, de chiures. Oui, on en

est convaincu, la mère, dans ce moment de son accouchement, se trouvait submergée par une pudeur déplacée.

On en était donc là. La fille s'entêtait à vouloir sortir au-dehors, la mère à la retenir en elle. Cela aurait pu durer et durer encore, durer autant que durerait la mère, autant que durerait la fille.

À force d'être malmenée, peut-être l'enfant était-elle définitivement abîmée. Aussi, parce qu'il fallait en finir au plus vite, parce que trop de risques avaient déjà été pris, le médecin s'est saisi des forceps. On l'a vu fouiller avec acharnement dans le sexe de la mère. Il fourrageait en elle et elle se taisait obstinément. On aurait voulu qu'elle hurle, qu'elle hurle comme aurait hurlé une bête pourfendue d'un coup de lame, qu'elle hurle plutôt que de s'enfermer dans une si froide raideur. Elle était affreusement pâle. Le sang, les glaires, les liquides visqueux et troubles qui suintaient de son corps faisaient davantage encore ressortir l'inquiétante blancheur de son visage. Dans un silence tout aussi buté que le sien, le médecin, les yeux rivés sur la

baveuse ouverture, continuait méthodiquement son travail. On aurait préféré ne pas être témoin de l'impudeur qu'il lui imposait, ne pas voir cette obscénité béante dans laquelle il plongeait ses outils, son regard, ses doigts. Il n'éprouvait plus aucune pitié pour cette femme écartelée sous ses yeux. Il avait attendu trop longtemps et se faisait un devoir de rattraper les heures perdues, se moquant bien dorénavant des caprices, des simagrées. Ne lui importait que d'extraire d'elle, le plus rapidement possible, l'enfant.

*

La mère, maintenant que plus personne ne la regarde, pleure. Elle pleure et l'on dirait que cela ne cessera jamais. Elle pleure et pourtant on l'entend à peine tant sont puissants, éreintants, les cris du nourrisson – car l'enfant est vivante, effrontément vivante. Elles sont désormais deux, désimbriquées, abandonnées. À chacune a été assignée une place de l'anonyme chambre : l'une sanglote dans son lit tandis

que l'autre, depuis son berceau, fulmine de rage – et peut-être la fille pousse-t-elle de pareils hurlements parce que lui est intolérable la douleur de la mère, parce que lui est insupportable de se savoir la cause de tant de souffrance. On les observe – impuissant – dans l'effroi de ce qu'elles viennent de vivre, dans ce désarroi, ce secret qui est le leur.

C'est alors que le père arrive.

Il ne s'inquiète pas du nouveau-né, ne se soucie pas de sa colère. On s'étonne de constater qu'il ne jette pas même un regard sur lui. Le père ne regarde que la mère.

Il s'approche d'elle. Prend dans ses mains le visage douloureux. On l'entend lui dire : « je suis là ». Lui dire seulement cette phrase. Puis il sourit.

On ne saurait décrire le père autrement que par ce sourire. On est persuadé que même l'enfant – qui pourtant n'a pas encore l'âge de voir – ne peut pas ne pas être bouleversée par ce sourire du père pour la mère.

On les regarde, eux, cet homme et cette femme, le père et la mère.

Il caresse de ses doigts son visage. Il n'est concentré que sur cela, sur la peau de la mère, qu'il parcourt de ses doigts. Il caresse cette peau et, la caressant, oublie toute autre chose que cette caresse qu'il donne. On ne se lasse pas de regarder le père dans son attention inouïe pour la mère. On voudrait connaître des mots jamais dits pour raconter cette tendresse.

Peu à peu la mère s'apaise. À chaque effleurement de la main du père, on jurerait que son visage embellit – à croire que des doigts de l'homme coule un baume enchanteur. En même temps que se calme la mère, les cris de l'enfant s'atténuent. On dirait que le père, en rassurant l'une, rassure l'autre. On se surprend à penser que, dès le début de leur histoire, existe entre ces trois-là un fil invisible, un lien presque magique.

La mère a maintenant fermé les yeux et peut-être s'est-elle endormie. L'enfant dans son berceau ne crie plus. Le père sourit toujours tandis que ses mains caressent et caressent encore le visage à présent détendu.

On perçoit alors un discret murmure. La mère, du fond de son sommeil, gémit – et l'on sait immédiatement que ce gémissement est de plaisir. Le son, étrangement, ne provient ni de sa bouche ni de sa respiration, il paraît venir d'ailleurs. On dirait – aussi absurde que cela paraisse – qu'il émane de sa peau. Sous les doigts du père, la peau de la mère ne parvient plus à refréner des soupirs de jouissance. Il en est ainsi des prodiges de l'amour du père pour la mère.

*

La mère, maintenant, doit dormir profondément car le père consent à se détacher d'elle. Il ne fait pas cela brutalement – au contraire. On le voit écarter de son visage, un à un, très doucement, ses doigts. Dans la lenteur de cette séparation, il observe encore la mère avec ce même sourire. On devine qu'il ne la quittera des yeux que lorsqu'il sera parfaitement assuré de son sommeil.

Alors seulement il s'autorise à regarder vers le berceau de l'enfant.

La petite fille très laide est parfaitement éveillée. Elle donne l'impression d'attendre patiemment que vienne son tour d'intéresser le père. On dirait qu'elle sait déjà que la mère passera toujours avant elle, qu'il ne servirait à rien de contester cette hiérarchie. Elle paraît, elle aussi, apaisée – et l'on se sent gêné par le contraste d'une si naïve sérénité et d'une telle hideur.

Le père est près du berceau. Il sourit encore de ce sourire qu'il avait pour la mère. Il se penche, va découvrir ce bébé qui est son enfant. Pas un instant son sourire ne décline à la vue de la face difforme. On a l'impression que le père ne voit pas ce que l'on voit. On regarde l'enfant, on regarde le père, on se dit que ce n'est pas possible, qu'il va se rendre compte. Mais le père, imperturbablement, sourit.

Il prend contre lui le nouveau-né. Il le tient dans ses mains avec la même délicatesse, la même attention, que celles qu'il a eues pour la mère. Il lui parle tout bas.

On entend mal ce qu'il dit – ce sont quelques mots murmurés. On écoute mieux. Le père répète et répète encore ces mêmes mots : « ma princesse ».

La fillette à la désastreuse naissance est devenue l'aînée d'une fratrie qui ne cesse de croître. Aussi stupéfiant que cela paraisse, après elle sont nés avec une régularité incroyable de nombreux petits frères et sœurs, et le flux semble intarissable. Jamais on n'aurait imaginé la mère engendrant une telle flopée d'enfants ; jamais on n'aurait envisagé sa propension nouvelle à enchaîner les accouchements, comme si toute pudeur l'avait définitivement quittée. On voudrait comprendre, trouver une raison à pareil revirement.

Est-ce une subite exacerbation de sa fibre maternelle qui la pousse à mettre au monde autant d'enfants ? Sa seule préoccupation semble être de s'assurer en permanence que l'amour du père pour elle ne

faiblit pas. Quel peut donc être le rapport entre cette frénésie d'amour et la délirante succession de ses grossesses?

On se demande si la mère ne fait pas naître tous ces enfants uniquement pour jouer sa vie à chaque naissance – sentir la panique du père à l'idée de la perdre, puis son indicible joie lorsqu'il la retrouve vivante, intacte. Car, on en est convaincu, à vouloir se rassurer toujours sur l'intensité de son amour, elle inventerait n'importe quelle folie – et, quoi qu'elle fasse, on pressent déjà que le père lui pardonnera tout.

L'amour entre eux est déraisonnable, vertigineux, enragé. Il fait presque peur. Même les contes de fées n'oseraient imaginer que l'on puisse à tel point aimer.

*

Dès toute petite, l'aînée a parfaitement compris combien est envahissant cet amour du père et de la mère. Elle a rapidement intégré son rôle : se trouver là où, trop préoccupés d'eux, ils ne peuvent être.

Ainsi, après chaque accouchement, le père et la fille entrent l'un derrière l'autre dans la chambre d'hôpital et l'on voit le père s'avancer immédiatement vers la mère tandis que l'aînée se dirige à l'opposé vers le nourrisson. Avec la mère, le père se comporte toujours pareillement. Il lui sourit, caresse son visage, dit cette même phrase : « je suis là ». La fille, pendant ce temps, prend entre ses doigts de gamine les minuscules mains du bébé et on l'entend murmurer à son oreille de graves secrets. On dirait qu'elle a su instinctivement qu'à elle revient la responsabilité des premiers mots qu'entendra le nouveau-né. Aussi, dans son charabia d'enfant – mais avec un tel sérieux que le nourrisson paraît immédiatement attentif à ses paroles –, elle explique au bébé ce qu'il en est de son étrange famille, lui raconte le père et la mère, et aussi leur fol amour.

Chaque matin, dans la pâle lueur du jour naissant, on regarde passer la même singulière procession. En tête avance le père. Il porte dans ses bras les plus jeunes des petits frères et sœurs. Les autres, par ordre de taille, le suivent à la queue leu leu. L'aînée ferme la marche. L'ombre immense du père recouvre les minuscules silhouettes. On perçoit quelques rires étouffés. Ce sont les enfants qui jouent avec cette ombre géante, se cachent derrière, cherchent à ne pas déborder d'elle, se bousculent, se poussent pour faire perdre les autres. Seule la plus grande ne joue pas.

Avant de les quitter, le père les embrasse un par un pareillement sur le front, ses deux larges mains enserrant leur petite figure.

On voit l'aînée, lorsque arrive son tour, tendre vers lui son visage puis fermer les yeux pour mieux savourer le baiser.

Dans ce cérémonial matutinal, il ne manque que la mère. Mais elle manque toujours.

La mère est un mystère. Elle se montre rarement au-dehors. Il se raconte qu'elle est très belle, que le père l'aime à la folie et qu'il est prêt à tout pour la rendre heureuse. Il se dit aussi qu'elle est fragile – un mal étrange la rongerait – et qu'il lui faut énormément de sommeil.

La mère peut rester allongée dans son lit des heures et des heures, des jours, parfois des semaines. Elle se terre dans sa chambre, tout au fond de la maison, comme dans une tour d'ivoire. L'aînée, le père, les petits frères et sœurs, s'appliquent à faire le moins de bruit possible : il est interdit de déranger la mère, il faut qu'elle puisse dormir, se reposer. L'aînée veille à cela. Quant au repos nécessaire à la mère, son intransigeance est absolue. Elle exige de tous calme et silence, et pas un instant sa vigilance ne se relâche. Si elle juge les petits

frères et sœurs trop bruyants, elle leur rappelle alors que la mère est leur Belle au bois dormant, qu'il ne faut surtout pas la réveiller, que seul le père en a le droit et qu'il le fera d'un baiser très doux. On voit la fille montrer pour la mère l'instinct maternel qu'il eût semblé normal que la mère ait pour elle.

La chambre du fond est une pièce très claire au milieu de laquelle se trouve un grand lit. Parfois l'aînée va dans cette chambre, s'assied auprès de la mère et pose ses mains d'enfant sur les longs cheveux. Au travers de l'abondante chevelure, elle masse le crâne, longuement, avec application. Pendant tout ce temps, pas un mot n'est échangé entre elles mais, sous la douceur des doigts de la fille, on voit la mère fermer les yeux, et même s'endormir parfois. Jamais on ne les surprend se touchant autrement que par cette délicate attention de l'enfant pour l'adulte. On dirait que ce geste est le seul que la mère supporte de l'aînée, l'unique contact qu'elles s'autorisent.

Certains jours, l'aînée, si elle trouve le plus jeune des petits frères et sœurs assez calme, le conduit à la mère. Elle le dépose dans le chaud du grand corps, puis s'esquive. La mère semble aimer, quand ils sont encore bébés, respirer l'odeur un peu écœurante de ses enfants et les sentir s'endormir contre elle. Mais la fille ne s'éloigne pas trop : elle sait que la mère, très vite, va se lasser, l'appeler, lui demander de reprendre le nourrisson.

Parfois, les petits frères et sœurs obtiennent la permission d'aller rendre visite à la mère. Ils savent qu'ils doivent alors s'approcher de la chambre avec précaution, à pas feutrés, sans parler. La mère ne supporte pas le bruit, plus particulièrement celui des enfants. L'aînée marche la première. Elle ouvre doucement la porte de la chambre, puis s'efface pour laisser entrer la troupe. On regarde la mère observer cette ribambelle d'enfants nés d'elle qui s'appliquent à avancer sur la pointe des pieds. Quand ils sont tous là, bien alignés devant son lit, immobiles, aussi sages que dans un livre d'images, alors la mère ouvre

ses bras et l'on dirait un signal : les petits frères et sœurs, d'un même élan, grimpent sur son lit et les bisous osent enfin déborder des lèvres. Ils s'en donnent à cœur joie, ils dorlotent la mère, se frottent contre elle, ils rient, et certains laissent même échapper de brefs gémissements comme le font les chiots.

Mais, bien avant que la mère ne s'impatiente ou que ne se ternisse le plaisir, l'aînée fait de ses mains un geste lent. On les voit alors s'écarter un à un du corps douillet, s'extraire du lit et, à reculons, un sourire magnifique dans les yeux, abandonner leur merveille.

*

L'aînée semble considérer les petits frères et sœurs comme un tout indistinct, insécable. Ils sont sa couvée, sa portée. Et l'on comprend que, quelle que soit l'évolution de leur nombre, quel que soit leur âge, ils resteront toujours pour elle cet amalgame : les petits frères et sœurs.

On sent qu'elle les aime beaucoup, tous, qu'elle veille à ne pas avoir de préféré. Et puis d'autres pourraient naître, et d'autres encore, et on la devine attentive à garder pour ceux-là des réserves d'amour.

Le père, lui, distingue toujours l'aînée des autres. Il ne se comporte pas de la même manière avec elle. On peut même dire qu'il ne se comporte pas avec elle comme un père se doit de se comporter avec son enfant. C'est avec la mère qu'il fait comme si cette femme – la mère – était l'enfant. Devant cette inversion des rôles de chacune, on a la sensation d'une confusion chez le père, d'une inconvenante méprise.

*

Elle est devenue une jolie fillette aux tresses sages. Par instants, on croit discerner sur son visage quelques traits de la mère. La ressemblance est certes fugitive, mais l'on se prend à espérer qu'en grandissant – même si elle ne parvient jamais à

égaler son inatteignable beauté – elle s’en approchera peut-être.

Car la mère est belle, incroyablement.

Cette lumineuse beauté ne cesse d’ébahir l’aînée. La fille semble aussi folle d’attentions pour la mère qu’en est fou le père. On les surprend souvent, l’un comme l’autre, l’observant à la dérobée. On dirait qu’ils redoutent tous deux que leur fragile trésor ne disparaisse. On sent chez le père comme chez l’aînée une inquiétude, un souci de la mère. Elle est leur fleur délicate que le moindre souffle de vent suffirait à détruire – et l’on tremble avec eux à l’idée de ne retrouver d’elle, une fois la brise calmée, qu’une tige malingre à l’obscène nudité.

Aussi fascinée soit-elle par la beauté de la mère, l’aînée paraît plus émue encore par l’amour du père pour la mère, de la mère pour le père, leur mutuelle adoration. Elle semble ne jamais se lasser de les regarder l’un et l’autre dans cet amour. Songe-t-elle parfois à ce qui doit avoir lieu lorsque le père et la mère se retrouvent seuls? Sans doute ne connaît-elle presque

rien de l'acte d'amour – elle est si jeune. Peut-être l'imagine-t-elle comme l'apothéose de l'histoire, si sublime que le plus extraordinaire des contes ne parviendrait pas à la décrire. Ou peut-être n'a-t-elle pas envie d'en savoir davantage et préfère-t-elle se satisfaire de ce qui lui est donné à voir. On sent qu'elle a confiance en la mère pour, de tout son être, aimer le père comme personne n'ose aimer. Et peut-être en la mère n'a-t-elle confiance que pour cela.

*

Du père, l'aînée parle comme aucun enfant ne parle de son père. On la sent immensément fière d'être la fille de cet homme – et plus précisément cette fille-là, la première. Lui, paraît absolument convaincu de sa supériorité sur tous les autres enfants de son âge, et cela conforte encore l'invincible détermination de l'aînée. Elle avance vers ce que deviendra sa vie avec une inébranlable foi en elle-même. Elle a l'air certaine qu'il ne pourra lui arriver que de grandes choses. Rien ne

semble lui faire peur. On la regarde se hausser sur la pointe de ses petits pieds. Elle est la princesse du plus merveilleux des rois.

*

N'être encore qu'une gamine ne l'empêche pas de se croire responsable du bien-être de sa tribu. Elle semble persuadée de sa capacité à protéger ses innombrables petits frères et sœurs. Prend sa tâche terriblement au sérieux. Il ne lui viendrait pas à l'idée de rire de l'incongruité de la situation. Elle fait penser à ces poules trop sérieuses qui, se croyant chargées d'une mission, veillent constamment sur le poulailler, persuadées que d'elles seules dépend la survie de la basse-cour. Elle est exactement ainsi, en alerte au moindre bruit inopportun, pour un rien se dressant, prête à se battre sans même prendre le temps d'estimer le danger, au risque de paraître ridicule – car rien pour elle ne compte, rien, que protéger les siens.

Cela ne fait pas d'elle une enfant gaie.

Et si, parfois, on la voit s'amuser avec les petits frères et sœurs, elle le fait alors comme le ferait une mère et non comme un enfant joue avec d'autres enfants. Même lorsqu'elle sourit, et aussi doux que soit ce sourire, ses yeux restent graves. Et puis elle ne rit jamais – et l'on aimerait tant l'entendre rire.

On dirait qu'il y a en elle des manques. On voudrait lui trouver des fragilités, des traits qui sont habituellement le propre des enfants. On ne trouve pas.

On se heurte à son anormale force.

Pourquoi n'est-elle jamais malade? Est-il concevable que sa volonté soit telle que les maladies de l'enfance ne puissent prendre racine en elle? On se demande comment une fillette de cet âge peut s'interdire à ce point toute faiblesse.

Mais ces étrangetés semblent lui convenir. On voit bien qu'il lui plaît d'être différente des autres. On la soupçonne d'avoir très fort le goût de la singularité. Il lui sied sans doute d'être l'une des pièces maîtresses de cet imbroglio qu'est sa famille. Que la mère soit à la fois l'enfant de sa fille

et l'amour fou du père, que la fille soit la princesse du père et la bonne fée qui veille sur la mère, cela ne la gêne pas. Que le conte soit bancal ne fait que le rendre plus original encore, et elle doit penser que cette originalité ajoute à sa beauté.

*

Cet après-midi-là, elle est seule auprès du père. Il est étrangement pâle, voûté – cela ne ressemble pas à l'image qu'il donne habituellement de lui.

On le voit se pencher au-dessus de l'évier, vomir.

L'aînée se tient très près de lui. Elle a posé sa main d'enfant à plat sur les reins du père. Elle ne dit rien, elle est juste là, à l'observer dans sa douleur. Et l'on comprend que, de ses mains – ces mêmes mains qui savent apaiser la mère –, elle aimerait parvenir à soulager le père.

Mais il vomit encore. Il semble épuisé. Depuis le matin, plusieurs fois il a dû vomir ainsi. On est persuadé qu'à la mère il n'en a rien dit – elle ne doit pas savoir

que le père, son amour, montre de telles faiblesses.

À vomir ainsi depuis des heures, ne sort plus de lui maintenant que de la bile. C'est vert et mousseux. On sent que l'effort d'expulser cette bile lui fait mal, lui arrache les tripes. On le voit trembler de tout son corps, faiblir.

Peut-être parce qu'il n'en peut plus, mais aussi parce qu'il sait pouvoir toujours compter sur elle – elle, sa princesse dévouée et courageuse –, dans un murmure on l'entend dire : « aide-moi ».

Le père vomit et tremble, mais il a dit « aide-moi », aussi, de ses bras de fillette, on la regarde s'évertuer à le soutenir. Il n'arrive plus à rester debout, il est sans force, il va tomber. Elle doit l'aider, il le lui a demandé. Mais ses doigts, ses mains, ses bras sont seulement ceux d'une enfant. Ils sont incapables d'agripper plus fort le grand corps qui glisse vers le sol. Incapables de le retenir.

Alors le père tombe.